HELENE

à Monsieur Odilon-Jean Périer,
Son admirateur
Roger Morlon

VLPO 22745

GEORGES MARLOW

HÉLÈNE

PARIS

GEORGES MARLOW

HELENE

1926

CHARLES MARLOW

HELENE

A ALBERT MOCKEL

Témoignage de communion spirituelle
et d'affection profonde.

Georges MARLOW

Dans une des prairies attenantes au jardin du roi, Hélène avait remarqué un jeune berger qui, tous les jours, gardait son troupeau.

Jules LEMAITRE.

A Albert Giraud.

Laisse, comme une offrande à ma beauté blessée,
Planer sur mon exil l'ardeur de ta pensée,
Et si le songe obscur où je cherche aujourd'hui
L'oubli des jours heureux qui pour jamais m'ont fui
Voulait troubler ta vie exempte de tristesse,
Oppose à ma douleur ta pensive jeunesse,
Sans pitié pour mes pleurs qui pourraient susciter
Dans ton cœur innocent, une injuste bonté.

Ah! Ne t'alarme pas

Ah! ne t'alarme pas si mon destin s'achève!

Comme toi, j'ai connu l'enchantement du rêve,
L'extase de l'amour, l'ivresse de l'espoir,
Les caresses de l'aube et les fièvres du soir,
La langueur des baisers et les tièdes délices
Des abandons choyés par les brises complices ;
Et maintenant, hélas, il ne m'en reste plus
Que l'amer souvenir de songes révolus,
Cendre éparse aux jardins dévastés de ma gloire!

En vain, j'implorerais de ma flûte d'ivoire
L'appel sonore et doux familier aux bergers...

Depuis qu'elle a vibré sous des doigts étrangers
Elle reste muette à ma fébrile haleine,
Et je ne trouve plus qu'une flûte d'ébène,
Confidente de l'ombre où languit mon orgueil,
Pour apaiser l'effroi de ma pensée en deuil...

Oh la fatale horreur

Oh la fatale horreur de ces métamorphoses!

L'impérieux désir de saccager les roses,
Les roses, vision de ma chair d'autrefois,
Flatte la cruauté secrète de mes doigts
Et fait s'épanouir, dans mon âme outragée,
L'atroce volupté de me sentir vengée...

Pourquoi ne suis-je plus que détresse et désir ?

Ombre présomptueuse, en vain je veux saisir,
Malgré le soir qui tombe et l'ennui qui m'accable,
La couronne qui brille à ton front redoutable,
Amour, pour la poser, lourde de sang et d'or,
Sur mes cheveux trempés des sueurs de la Mort...
A quel martyre affreux, suis-je, hélas, condamnée
Et comment t'échapper, ô morne Destinée ?

Beauté m'as-tu donc fuie et toi, cruel Amour,
Mon esclave et mon dieu, qui m'offris tour à tour,
La torche des baisers

La torche des baisers et la palme des songes,
Vas-tu m'abandonner au gouffre où tu me plonges
Et, dédaignant l'émoi qui m'envahit encor
Lorsque tu m'apparais dans un mirage d'or,
Oseras-tu fouler de ta sandale ailée
Mes derniers lys baignés de rosée étoilée ?

Ne te souviens-tu pas, Amour, de ma beauté ?

« Tends-moi, me disais-tu, le miroir enchanté
De tes yeux où s'éveille et chante ma lumière ! »

J'étais comme une enfant mélancolique et fière,
Inquiète du rêve attardé dans sa chair...
En moi grondaient les voix tragiques de la mer
Auxquelles se mêlaient bientôt, plus attendries,
D'autres voix qui montaient en claires théories
Des bois mélodieux, des vallons ombragés,
Des plaines où passaient, au gré des vents légers
Qui les éparpillaient sur mes lèvres avides,
Les hymnes parfumés

Les hymnes parfumés des blondes Hespérides.

J'ai connu ton ivresse et tes sombres fureurs...
Râlante, l'âme offerte à toutes les douleurs,
Je fus dans l'ouragan la farouche bacchante,
Guettant pour les briser sous mon étreinte ardente,
L'athlète, le vieillard, le monarque et le dieu !

Ou, tremblante, étouffant dans un suprême adieu
Les sanglots arrachés à ma jeunesse en fièvre
Par quelque adolescent dédaigneux de ma lèvre,
Je fus la triste amante aux yeux mouillés de pleurs
Qui, lasse des joyaux, des cygnes et des fleurs
Dont elle émerveillait sa solitude heureuse,
Troublait la paix des nuits de sa plainte amoureuse...

Amour !
Prends en pitié mon cœur désemparé,
Prends en pitié mon âme en deuil où s'est miré
Jadis, — jadis hélas

Jadis, — jadis, hélas, c'était hier encore ! —
Le visage ingénu d'un destin qui s'ignore ;
Prends en pitié mes yeux ouverts sur le passé
Qui divinise en vain leur azur offensé,
Prends en pitié mes mains suppliantes et lasses
Dont le geste attristé s'émeut, lorsque tu passes,
Amour, au souvenir de ton premier baiser...

Mon sceptre sans victoire est près de se briser...

Je ne suis plus que l'ombre ardente d'un beau rêve...

Ma gloire est comme un soir d'automne qui s'achève
Dans un palais désert troublé de bruits confus...
Et je vis !
Ah ! songer à celle que je fus,
Voir se réverbérer, magnifique et funèbre,
Aux miroirs délaissés que mon masque enténèbre,
Le spectre éblouissant de mon bonheur perdu,
M'endormir en mêlant à l'essor éperdu
Des songes que le soir

Des songes que le soir ramène en mon cœur ivre,
L'allégresse des jours que je voudrais revivre
Et m'éveiller, plus seule et plus sinistre encor,
Frappant, sans m'en douter, aux portes de la mort...

J'erre, comme une aïeule oubliée et démente...
O rage !
Et je ne suis qu'une éternelle amante !

... Qu'en languissant par feu suis consumée
Qui couve encor sous ma cendre embrazée...

Louise Labé.

A Paul Valéry.

De cette illusion que le soir enténèbre
Et qui s'effeuille comme une rose funèbre
En deuil de tel beau sein qu'elle n'a point connu,
Que reste-t-il ?
A peine un murmure ingénu
De brise, sur les flots d'une mer déchaînée !

Par sa mourante flamme encore illuminée,
Ma face au leurre amer des miroirs a cherché
Le reflet d'un sourire

Le reflet d'un sourire obstinément caché
Sous l'occulte réseau des larmes et des rides.

En vain !
Mon âme en pleurs, pareille aux urnes vides
Qui d'une cendre illustre ont dédaigné le poids,
Renonce à la faveur de tes fatales lois,
O dur Amour cabré dans ma chair qui les nie.

Et de brusques éclairs troublent mon agonie,
Vestiges d'un bûcher mal éteint, que défend,
Riche de ses grands yeux étonnés, une enfant,
Celle-là même, hélas, qu'hier j'étais encore...

Subterfuge insensé !
Parfois, la mandragore
Cueillie au soir tombant et pressée en secret,
D'une sourde langueur étourdit mon regret
Et, complices des fards dont la fière imposture
Sur mon front chancelant dissimulait l'injure
Des jours, des tristes jours

Des jours, des tristes jours et des plus tristes nuits,
Les printemps qui rôdaient à travers mes ennuis
Se plurent à fermer, sous leurs bouches, mes lèvres.

Suprêmes pâmoisons, miraculeuses fièvres,
Songes, d'autant plus beaux que voués à la mort,
Feintises du hasard, masques laurés du sort
Et vous qui, nés du choc muet d'anciens désastres,
Balbutiez au ciel le langage des astres
Dont vous rapproche seul un éclat emprunté,
Météores, choyés de toute éternité
Par le débile orgueil qui dompte nos chimères,
Ai-je, en vous implorant de mes vœux éphémères,
Trahi les purs destins qui m'étaient dévolus ?

J'interroge mon âme :
Elle ne répond plus...

Cygne expirant au seuil de mon adolescence,
Dans l'ombre, elle a fermé ses ailes de silence
Sur les derniers lambeaux

Sur les derniers lambeaux de mon espoir amer !

Hélas, cruelle, ah ! tendrement cruelle chair,
Conquise à l'illusoire éternité des songes
Et qui, tremblante à peine et comme heureuse, plonges
Vers l'appât d'un mirage âprement convoité
Aux gouffres les plus noirs de la fatalité,
Faibles mains, nobles yeux, rebelle chevelure,
Doux front prédestiné créé pour la brûlure
Des baisers et le poids des diadèmes d'or,
Roses en fleurs des seins, offertes à l'essor
Des désirs embusqués sous le rire des bouches,
Mourez, ah ! mourez donc entre les mains farouches
De la sombre Érinnye, et laissez-moi vieillir !

Un pâtre chante au loin :
La lune va jaillir
Des bois où veille encore un flambeau solitaire...

J'entends battre en mon cœur le rythme de la terre
Qui berce le sommeil

Qui berce le sommeil du monde que j'ai fui.

Au vieux laurier d'hier, la rose d'aujourd'hui,
Toute surprise encor de sa grâce immortelle
Et si frêle qu'elle en succombe, viendra-t-elle
Fixer le vol léger de son baiser fortuit ?
Mais non !
Une heure passe, une autre heure la suit,
Tristes reines par leurs filles découronnées,
N'ayant pour y tremper leurs lèvres condamnées
Qu'une eau vile où déjà leurs aïeules ont bu.

De mon renoncement, est-ce là le tribut,
Et trahie à nouveau, faudra-t-il que je meure ?

Cette heure n'est que l'ombre hostile d'une autre heure.
Et celle-là, qui semble heureuse cependant,
Avec son masque altier et son sourire ardent
Tendus vers la clarté comme une offrande insigne,
Rejoint, à la secrète invite de maint signe,
Les fantômes errants

Les fantômes errants d'un forfait oublié...

Par quel absurde oracle, ô sort, as-tu lié
Ma vie aux sombres bords de l'angoisse éternelle ?
A peine suscitée à mon épaule, l'aile
Qui devait, loin de toi, dans un chantant azur,
Vivifier mon rêve aux sources du Futur,
S'abat, triste dépouille, au vent qui la déplume.

En vain, d'entre les morts abhorrés, je m'exhume...

Comme un ilote, au vin sans désir accepté,
Mon âme résignée à sa malignité,
Ferme les yeux, s'affaisse et, d'avance vaincue,
Se hâte d'épuiser le philtre qui la tue...

Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosait de ses larmes.

(*Les Aventures de Télémaque.*)

A Victor Rousseau.

J'ai fui :
Que de sa vieille astuce dépouillée,
Sur cette rive où glisse en caresse mouillée
Le flot tumultueux d'une mer sans secours,
Mon âme abandonnée achève enfin ses jours !

Brisez, ô cher Amour, brisez vos tristes armes !

Je ne veux plus goûter aux délices des larmes
Ni de ma faible chair encourager l'appel.

Trop de deuil

Trop de deuil m'environne.
Il n'est plus temps.
Le ciel
Lui-même impitoyable aux plaintes d'une reine,
Ce soir a consacré la défaite d'Hélène
En noyant sa plus belle étoile dans mes yeux.

Ah ! que la solitude hostile de ces lieux
S'accorde au mal secret dont je suis consumée !

Ces vagues, ces rochers, cette âme désarmée,
D'un même châtiment supportent les rigueurs.

Tempêtes...
Cris d'orgueil...
Dérisoires rumeurs
Par quoi, dans son néant, l'infini nous rassemble,
Qu'êtes-vous, sous l'azur implacable qui semble,
D'un rire conjugué de brises et d'oiseaux,
Railler vos vains remous, impatientes eaux,
Et tes gémissements

Et tes gémissements d'esclave, ô chair blessée !

L'azur !

J'en fus naguère aussi la fiancée...

A son divin péril un instant convié,
Mon rêve, de sa vile gaine délié,
Comme un dieu prisonnier soudain conquis par l'aile
Éployée à sa jeune épaule et qui l'appelle
Vers les cimes, mon rêve osa, d'un geste sûr,
Troubler l'indifférente extase de l'azur,
Du rire éblouissant de ses premières roses !

O floraison d'un jour sans tache, tu m'arroses
Toujours de ta caresse embaumée et tu suis,
Fidèle à l'éternelle amante que je suis,
D'un sillage de feu l'ombre qui me dévore.

Oserai-je ?

Mais non !

Quelle folie encore

M'incite à ce réveil

M'incite à ce réveil tardif ?
Serait-ce toi,
Toi, l'exquis et cruel témoin de mon émoi
Qui, d'un sang virginal, flattes ma chair secrète,
O rose épanouie à mon sein et que guette
Le sort injurieux de tes lointaines sœurs ?

Hélas, plus d'un automne a tari les douceurs
De ton sourire, Hélène, et, comme une fumée,
Dissipé dans la nuit ton âme parfumée.
Mais, d'une despotique pourpre ornant le deuil
De ta gloire, tu joins, dans un sursaut d'orgueil,
Aux fastes abolis de ta chair condamnée,
Le juvénile élan d'une fleur nouveau-née
Qui, de l'aube où jaillit son rêve aérien
Garde, malgré l'horreur de son mortel lien,
La soif, la douce soif d'une prime rosée...

Écouterai-je, ô voix adorable et rusée,
Tes perfides conseils

Tes perfides conseils choyés par mon désir ?

La mort qui rôde en moi m'interdit de choisir.
J'étais folle en tendant les bras vers la lumière...

Pourtant...
Ah ! quel miracle étonne ma paupière ?

Là-bas, parmi les flots dont l'écume, par jeu
S'éparpille en halo de gemmes et de feu
Autour des algues d'or qu'effleurent les carènes,
Blanches de lune et d'eau s'éveillent les Sirènes.
D'une main paresseuse, elles lissent l'argent
De leurs cheveux baignés de perles ou, plongeant
D'un bond, vers un reflet d'étoile qu'échevelle
Le flot, sans cesse accru d'une étoile nouvelle,
Toutes, de la plus gaie à la plus grave, font,
Dans l'air léger qui les caresse et les confond,
Pleurer les mille voix de leur peine ignorée.

O mirages surgis

O mirages surgis de l'heure énamourée !
Toutes, ah ! comme moi, toutes, n'aimant parmi
L'essaim de leurs désirs que le plus ennemi,
Toutes, par ma terrible allégresse hantées
Et lasses comme moi de leurs âmes domptées,
Toutes, d'un rire en fleur dissimulant l'éclair
Farouche du désir qui dévaste leur chair,
Quel songe inavoué, quelles transes mortelles,
Quel fatal souvenir, quel effroi mirent-elles
Dans cette eau qui s'obstine à ne surprendre au vol
Que le fruit d'une lèvre ou l'ivoire d'un col ?

Illusoires trésors d'une image éphémère !

Mais à quoi bon chercher la certitude amère
D'un mal semblable au mien, dans une autre que moi ?

Pourquoi plier au joug d'une identique loi
Vos songes, ô mes sœurs, et ta détresse, Hélène ?

Exécrable destin

Exécrable destin !
Ne suis-je donc que haine,
Remords, blasphème, envie ? et de l'amour qui vint
Jadis brûler mon front de son baiser divin
Ne garderai-je au fond de moi que la blessure ?

Je le revois, ce fier Amour, d'une main sûre
Bandant son arc, les yeux mi-clos, visant l'oiseau
De mon rire et soudain, sa flûte de roseau
A la bouche, égayant l'aube d'un autre rire...

Une abeille...
Une source...
Un doux appel de lyre...
Et moi si blanche et si petite, devant Lui !

Ce n'était point le jour, ce n'était plus la nuit :
L'heure était une immense rose épanouie
Au cœur d'un étranger qui me prenait la vie
En échange du souffle

En échange du souffle ardent de son désir.

Vivais-je ?
Étais-je morte ?
Ah ! fallait-il mourir
Ou vivre dans l'extase où, d'ombres allégée,
Mon âme à peine éclose au rêve était plongée ?

L'aube éveillée en moi, niait de ses lueurs
La nuit encore éparse au calice des fleurs...

Sources !
Vous jaillissiez de mes lèvres baisées,
Et vous, dont le matin s'émerveille, ô rosées,
N'est-ce pas dans mes yeux que vous riiez au jour ?

Ah ! que ne suis-je morte entre tes bras, Amour !

A la toute-puissante altitude adorée...

Paul VALÉRY.

A André Fontainas.

De ce jardin choyé par un beau soir d'hiver
Qui l'effleure en tremblant, que n'ai-je découvert
Jadis, la halte heureuse et la paix embaumée !
Ma main s'est attardée à sa porte fermée...

Irai-je, ombre mortelle,

Irai-je, ombre mortelle, effaroucher d'un pas
Profanateur, ces lieux où l'on n'attendait pas,
Même d'un faune en fuite ou d'une nymphe nue,
Sur un sol interdit, l'insolite venue ?

Pourtant, indifférente aux rigueurs d'un accueil
Hostile, sans frémir, j'en ai franchi le seuil
Et, de mon geste audacieux récompensée,
J'y baigne, d'un repos allégé, ma pensée.

Tout m'y convie.
Une eau qui s'échappe en réseaux
De lumière à travers la plainte des roseaux
Toujours inconsolés de la fuite des cygnes,
Un mur magnifié par la pourpre des vignes
Dont une grappe blonde atteste encor, malgré
L'hiver, le souvenir d'un triomphe émigré,
Et ces branches que ploie au vent qui les endeuille,
Le fardeau d'une plume élue ou d'une feuille
Morte, derniers témoins de leur faste envolé,
M'offrent l'illusion

M'offrent l'illusion d'un pur séjour ailé
Et d'ombrages cléments à mon inquiétude.

O silence... ô mystère... ô grâce... ô solitude !

A la neige qui tisse un fantôme léger
D'Immortelles au seuil d'un irréel verger,
Puissé-je dédier une âme liliale !

Que m'importe aujourd'hui ma couronne royale
Si d'un reflet divin je n'orne son cruel
Prestige !

O chaste nuit, délivre-moi !

Le gel
Cristallise un rayon d'étoile à mon épaule
Et sur un lac de givre et d'argent, vers le pôle
Où, parmi les glaciers vierges, resplendit l'or
De l'éternel désir, cingle, malgré le sort
Promis au vain élan

Promis au vain élan d'une triste mortelle,
Mon âme enfin conquise au ciel qui s'ouvre en elle !

Hélène !

A cet appel, l'écho ne répond plus...
Tout est silence en moi.
Les jeux où je me plus
Ont perdu leurs grelots fêlés, et la folie
De mes songes noyés sous leur grâce abolie
Va rejoindre, au néant de mon orgueil flétri,
Hélène et ses douleurs, Hélène au cœur meurtri
Par son destin ; si bien qu'à moi-même inconnue,
Je me découvre, ô clair miracle, une âme nue
Qui de ses lys cachés défend le pur secret...

Dans l'ombre qui m'enlace, une aube m'apparaît,
Telle que la vit luire en sa grâce première
Aphrodite mêlée aux flots de sa lumière...

Et je vis, et je chante,

Et je vis, et je chante, et j'aime, et je renais,
Et dans Hélène en fleur, soudain, je reconnais,
Blanche, et le front marqué de ton céleste signe,

Ta fille harmonieuse et rayonnante, ô Cygne !

TABLE

Pages.

I. Laisse, comme une offrande 11

II. De cette illusion que le soir 21

III. J'ai fui. 29

IV. De ce jardin choyé. 39

TIRÉ A 250 EXEMPLAIRES
dont dix (numérotés de 1 à 10) sur papier impérial du Japon, cent quarante (numérotés de 11 à 150) sur papier d'Arches, tous hors commerce et cent (numérotés de 151 à 250) sur papier de Hollande Pannekoek pour la

COLLECTION DE L'OISEAU BLEU

CE LIVRE
orné d'une couverture de LUCIEN RION, est sorti des presses de la Maison VROMANT & Cº de Bruxelles, qui en acheva l'impression
LE 15 JUIN 1926.

EXEMPLAIRE Nº 33

Librairie de la Littérature

Bruxelles, VROMANT & Cº. — 114.72